

Un si grand pays

Sa famille en était originaire, mais il y avait si longtemps qu'elle habitait Paris, qu'elle l'avait oublié depuis longtemps déjà, et que même les dernières générations n'y étaient jamais allées. Lui, un peu honteux de cette méconnaissance si flagrante de la terre d'origine dont il n'entendait parler que par les livres, il s'était enfin décidé pour aller à la rencontre de ce grand pays aux immenses ciels nuageux, souvent lourds d'une pluie qui viendrait avant que la journée ne se termine, vous faisant hâter le pas pour regagner les lieux habités, aux maisons blanches et aux plages infinies à l'odeur de vase et de varech. Il s'était enfin décidé à retrouver la mer et à renouer avec ceux qui en vivent et dont la destinée parfois est tragique de ce qu'elle les prenne pour ne pas les redonner. Ils finiraient quelque part entre deux eaux, abandonnés du monde et de Dieu, et là-bas, sur une plaque de marbre quelconque, leur nom viendrait rejoindre une liste faite de colonnes nombreuses.



Il avait logé dans une auberge modeste dont le nom lui avait plu. Elle s'appelait simplement la Buvette du repos. Le nom était inscrit sur la façade principale dont le mur se dégreillait dans le bas. On pénétrait directement dans

la salle à boire qui n'était autre que la cuisine. Aucun corridor. Hop, la porte franchie, tu es à l'intérieur de la maison pour y manger et même pour y vivre. La patronne était sympathique, lourde, un châle noir passé sur les épaules, avec un tablier de cuisine pour protéger sa robe noire elle aussi. On voyait ses grosses mains boudinées, usées par le travail, le visage un peu las parfois mais qui savait néanmoins sourire, coiffée d'un fichu modeste attaché sous le cou par un ruban discret. Le patron quant à lui, ancien pêcheur certainement, était là, derrière une table, qui ne faisait rien, lisant son journal, la casquette vissée sur la tête en dépit que nous étions à l'intérieur, sa barbe d'une semaine ou de dix jours, et ses habits ordinaires avec une chemise rayée sans col. Il salua à peine, mais fit un léger clignement de yeux qui disait sans parole qu'il ne lui en voulait pas de pénétrer ainsi dans son antre et qu'il n'était pas un intrus, c'est-à-dire l'un de ces étrangers qui ne connaissent ni qui ne connaîtront jamais ce pays mystérieux et dur où, si tu n'as pas passé la moitié de ta vie sur les eaux, tu ne seras jamais qu'un homme sans vérité.



Ce n'était pas à vrai dire un hôtel. Mais enfin, bon, ils l'avaient accepté, sachant que sa famille était elle aussi des environs, avec un nom pareil, et lui avaient offert en conséquence qu'il occupe pour quelques jours la chambre du haut, avec une fenêtre donnant sur le port. Monté en celle-ci sur les pas de la patronne, l'escalier était diablement étroit et elle avait peine à passer, une fois dans la chambre qu'il avait trouvée agréable et fraîche, sans trace d'un dérangement quelconque, il avait aussitôt posé ses bagages puis il avait regardé par la fenêtre pour découvrir l'activité des habitants qui passaient sur les quais pour s'en aller en direction du cœur de la cité où l'animation était beaucoup plus conséquente encore. Ce qui fait qu'ici, malgré ce va-t-et vient incessant, il serait bien, et peu dérangé par cette animation ordinaire.

De là il voyait la mer au-delà du quai et du port. Il avait sorti ses jumelles et les avaient aperçus qui là-bas, déjà un peu au large, sur leur barque qu'ils avaient appelée Vénus, juste pouvait-il voir le nom à la poupe, retiraient leurs filets qu'il devinait pleins de poissons. On voyait les mouettes dans le ciel, mais peut-être était-ce d'autres oiseaux qu'il ne connaissait pas. Il les appelait tous des mouettes, cela lui était plus simple, et parfois elles étaient des centaines sur le port, attendant le retour des bateaux et volant la nourriture que les hommes rejetaient. Le même soir, car il s'était pourvu de littérature, resté romantique jusqu'au bout des ongles et se défiant de la simple réalité pour la troquer contre ses rêves à lui qui devaient être grands, il avait ouvert un livre de voyage et il avait lu :

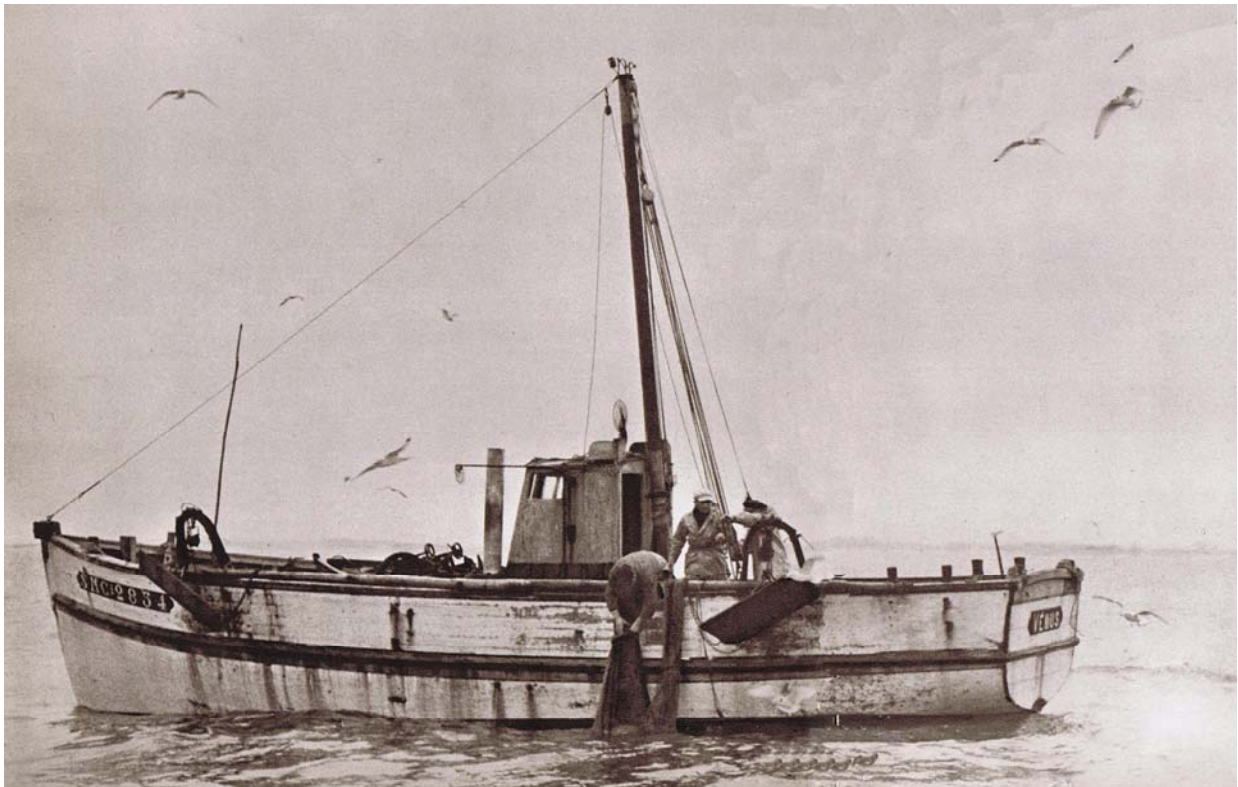
Les mouettes filaient, effleurant les lames de leur ventre, suivant chaque mouvement, chaque caprice de la lame avec une précision mathématique et une promptitude d'éclair, en haut, en bas, et elles criaient. Leurs pennes frémissaient, et leurs becs crochus et pointus déchiraient l'air. La mer leur appartenait et elles ne se souciaient pas des pêcheurs. Elles se précipitaient dans l'écume... et de leurs ailes l'eau dégouttait en étincelles. La mer chantait et mugissait monotonement.

L'auteur s'appelait Kellermann et parlait de la mer, une mer aimée et redoutée tout à fois. Vivante, pleinement, et puis morte aussi, puisqu'elle n'était qu'un élément sans âme, qui se rit des hommes, taille la pierre, inonde les plages, se retire, remonte, vit d'une vie profonde et étrange que l'on ne comprendra jamais, et qui poursuivra ses immenses mouvements encore bien après que l'homme ait disparu, et que même le dernier souvenir de lui se soit effacé de la terre. On retrouvera alors les temps infinis.

Le métier de pêcheur n'était plus dans la famille depuis des décennies voire des demi-siècles. Et pourtant ces hommes qui le pratiquait, il les aimait et les comprenait. Il les aimait dans ce qu'ils ont de solide, vêtus de leurs cirés dont certains, par l'usure, arrivaient à échéance. Coiffés de leurs casquettes de marin,

il se dit qu'il en achèterait une identique avant de repartir. Simplement pour leur ressembler ! Pour croire, ne serait-ce qu'un instant, être aussi des leurs.

Les plus vieux, qui avaient depuis longtemps abandonné le métier, ils s'asseyaient au soleil devant les maisons, sur des murs de pierre. Ils avaient gardé les mêmes casquettes. Mais parfois aussi, ils les avaient troquées contre de vastes bérets dont l'ombre protégeait les visages d'une lumière trop crue. Ils se laissaient désormais pousser la barbe. On les voyait chaussés de sabots de bois à la manière d'ici. Et de quoi parlaient-ils, si ce n'est de la mer, et de cette façon qu'on les plus jeune désormais de mener la pêche, qui n'est plus celle que l'on a connue. Tout passe tout lasse. Et sait-on ce que l'on verra encore.



Il était resté là pendant les trois semaines de ses vacances, toujours logé à la Buvette du Repos, mais sans toutefois y prendre tous ses repas, car il voyageait à pied à travers le pays. Le dimanche, et parfois même le matin, il voyait des dames s'en revenir des églises que l'on trouvait parfois au sommet d'une colline rocheuse. C'étaient souvent des vieilles, toutes en noir, avec une coiffe blanche qui déroulait son ruban autour du cou. Un petit sac à la main. Tandis que là-bas, près de l'édifice, on admirait encore, immobiles, d'autres silhouettes. Ces gens-là regardaient la mer. La mer infinie. La mer omniprésente. La mer que l'on entend et que l'on sent où que l'on aille dans ses environs les plus immédiats.

Il avait vu passer plus tôt une procession de jeunes filles qui s'en revenaient elles aussi de l'église où elles avaient connu on ne sait quelle consécration religieuse pour laquelle elles s'étaient toutes habillées de la même manière, en

longue robe blanche avec des voiles qui les couvraient de la tête au pied. Elles allaient, penchées en avant, recueillies et sérieuses. Elles se suivaient pas à pas, passant devant les vieilles maisons austères dont l'absence d'avant-toit le surprenait.

Pendant la semaine, il avait rencontré un enterrement, longue procession, avec six hommes devant portant le cercueil. Tout cela était calme et triste, presque ordinaire, et le mort, on allait l'enterrer là-bas dans le cimetière dont on apercevait d'ici quelques grandes croix de pierre que l'on savait rendues moussues par les éternels embruns. On lui dit que c'était un marin auquel on avait du couper la jambe à cause d'une mauvaise blessure faite par un filin tandis qu'une gangrène trop tard décelée l'avait finalement emporté.



D'autres jeunes filles allaient sur le chemin, à deux parfois. Le dimanche principalement, toujours habillées des costumes traditionnels, comme si le pays restait encore un immense musée où l'on se mouvait, sans s'inquiéter de ce que le monde extérieur vivait, déjà presque partout dédaigneux de ces coutumes et de ces habillements que d'aucuns trouvaient d'un autre âge, presque

anachroniques. Mais ils étaient superbes. Mais ils lui plaisaient plus qu'il n'aurait su le dire, et ces jeunes filles, il les regardait longtemps jusqu'à ce qu'elles disparaissent à un tournant, image fugitive de ce qui est beau et porte en soi l'avenir. Les aimer et ne jamais les trahir. C'est que dans son innocence, il les croyait toutes naïves et bonnes, sans qu'elles ne déméritent jamais.

La pierre, la pierre de quelque dolmen étrange, de quelque sculpture d'inspiration religieuse, la pierre des murs courant à travers les campagnes, celles des plages sauvages des bords de mer, la pierre des statues innombrables que l'on trouvait à proximité des grandes églises ou des cathédrales, saintes vierges taillées à grands coups de ciseau et dont le regard en élévation portait vers le ciel d'où devait nous venir l'espoir et même l'éternité. La pierre souvent vieillie et usée, piquée de trous, granuleuse, tachée de mousses blanches ou vertes, lessivée depuis des siècles par les pluies régulières qui finiraient par la faire disparaître. Le témoignage souvent d'une foi réelle mais austère, où les images prenaient autant de place que la pure spiritualité.



Un Jésus portait sa croix d'un poids traumatisant, sous le regard indifférent des hommes, sommes-nous tous des Jésus, se demanda-t-il, avec nos problèmes et notre pauvre destinée, tandis qu'un autre, dans le tombeau, montrait ses côtes mises à nu et ses jambes décharnées, sous le regard impassible de fidèles aussi immobiles et aussi mort que le trépassé. Un frisson glacé lui courait l'échine de ce que cela était vrai, témoignage d'une angoisse où ne transparaissaient aucun espoir et aucune lumière. Tout était éteint.

Il était retourné à l'auberge, à trois kilomètres d'ici, au bord de la mer dont il entendit à nouveau, rassurant quelque part, l'immense mouvement des eaux. Il était rentré. Il avait vu aujourd'hui la fille de la patronne qui était jeune et belle, avec plein de taches de rousseur sur le visage qui ne déparaient pas, au contraire, elle prenait un air sauvage et libre qui permettait de penser que celle-là jamais, non jamais, ne se laisserait mener en bateau et qu'elle n'accepterait les avances que d'un homme qu'elle aimerait vraiment et duquel elle ne voudrait recevoir que de l'amour. Non, pas de violence, pas d'obligations insensées, une vie digne et quelque part plus libre que celles de ses consœurs que l'on voyait plus volontiers obéissantes, comme d'avance soumise à un destin sur lequel elles n'auraient, malgré leur bonne volonté, jamais aucune influence. On voyait ses seins ronds et fermes sous le chemisier noir qu'elle avait revêtu, tout doux et chauds qu'ils devaient être, tandis qu'il la regardait aller légère d'une pièce à l'autre avec son beau tablier de tissu d'une propreté encore impeccable.

Il avait rencontré l'autre jour, était-ce une fête, les femmes avec leurs coiffes blanches, relevées en coquille sur le haut de la tête, parmi lesquelles pourtant certaines l'avaient déjà abandonnée pour opter pour des chapeaux ridicules dont la mode demain serait déjà passée. Celles-ci par contre n'avaient aucune élégance et paraissaient mornes en comparaison. Un curé, dans une rue adjacente, étroite, était passé lisant son bréviaire ou la bible elle-même, coiffé à la mode des religieux d'ici et vêtu comme eux, d'une cape blanche couvrant le haut de sa soutane noire. Le noir, était-ce vraiment la couleur d'ici ? Tout cela était triste. Comme trop attaché au pays pour avoir une légèreté quelconque et une chance de lui offrir en ces heures où il passa en ces lieux, l'ombre d'un espoir quelconque. Le pays somme toute était trop rude et trop lourd pour lui.

Pendant la semaine, se promenant à quelque distance de la mer, il avait découvert une église au milieu de la plaine, au milieu des blés dont on procédait à la moisson, avec un ciel encore plus vaste, petit air de Hollande, où ces immensités t'effraient alors que pour une fois tu t'es égaré à l'intérieur du pays et que désormais la mer se cache dans un horizon lointain et brumeux. C'est alors que vraiment il se sentit perdu et s'en retourna d'un pas plus rapide d'où il était venu.

Il y avait, sur ce chemin, des petits villages de maisons blanches, et les murs de pierre sèche, et plus loin, pas loin du bord de la mer, les étangs où l'on récoltait la fleur de sel.

Dans quelques-uns de ces villages ou de quelque autre cité des environs, il avait admiré des maisons à colombage, vieilles et revieilles, chargées d'une histoire qu'il ne connaîtrait jamais, bâties à son avis sacrées et qu'il aurait voulu habiter. Avoir été l'un de ces habitants, avoir eu un passé ancré en ces murs et en ces poutres pour connaître la vue que l'on a d'une petite fenêtre percée au premier étage sur la rue étroite où passe pourtant beaucoup de monde. On aurait alors entendu les cloches sonner pas loin d'ici, aux grandes vibrations connues et affectueuses qui font vraiment partie de son existence.

Des canaux encore avec des eaux molles sur lesquelles poussent des nénuphars et charrient des roseaux et d'autres plantes qui envahissent les rives, et même obstruent parfois le passage. De grands arbres. C'est là un pays qu'il ne saisit qu'avec peine. Etrange parfois, mystérieux toujours, et que dans le fond il ne pourra jamais ni connaître ni comprendre vraiment.



Et c'est alors qu'il la vit, un dimanche, avec sa jolie coiffe brodée, avec son sourire léger. Avec son austérité bien du pays, mais ce charme et cette timidité qui la fit aimer, et surtout désormais oublier la pierre et la solitude d'un pays où il pénétrait seul. Sa coiffe était comme une lumière autour de sa tête aux traits délicats. Elle ouvrait un peu la bouche et cela lui offrait de voir la blancheur éclatante de ses dents avec un fil de salive qui avait brillé dans le soleil. Elle avait elle aussi mit une robe noire et se rendait à l'église que l'on apercevait derrière elle. Cette image était trop belle, et cette jeune fille l'était aussi pour ce pays de gens trop durs qui ne sauraient assurément pas la comprendre. Avait-elle les aspirations d'ici, trouver un mari, homme simple qui l'aimerait sans trop savoir qui dans le fond elle était, lui ferait des enfants et puis s'en irait un jour mourir dans une tempête plus forte que les autres, tandis que l'on inscrirait à lui aussi son nom sur le mur des disparus en mer ? Cela lui suffirait-il, alors que la beauté de son visage, cette gentillesse incroyable que celui-ci dégageait, permettaient d'imaginer pour elle une destinée plus grande, plus large, plus ouverte et débouchant sur quelque chose de différent ? Les belles d'ici ne peuvent-elles pas plus que les autres échapper au destin commun qui est pour ces femmes de faire des gamins pendant que le mari est absent et les élever souvent seules dans l'une ou l'autre de ces petites maisons qu'il avait pu admirer tantôt ?

Elle était la lumière dans le noir/blanc de ce pays, elle était l'espoir qui te fait soudain grandir et espérer. Elle était l'amour, ta romance, tout ce que tu charries en toi depuis des décennies. Elle était ton renouveau. Tu ne pourrais plus l'oublier, jamais.

Et pourtant quelle inquiétude que cette rencontre fugitive et sans lendemain. Tu allais la délaissier alors que tu l'imaginais déjà comme cette autre que tu avais remarquée peu après, presque encore jeune fille, et déjà avec trois enfants à charge qui lui couraient après dans l'étroite ruelle, tandis qu'elle s'était penchée tout à coup sur l'un d'entre eux pour le moucher, visage déjà grave de la mère à peine sortie de l'adolescence, presque vieilli en dépit de la jeunesse des traits et de la qualité parfaite de la peau et des cheveux magnifiques qu'elles avait et sur lesquelles, dans la droite ligne des modes ancestrales, elle avait posé une coiffe blanche avec les longs rubans reposant sur les épaules. Elle n'apparaissait pas heureuse tandis que l'autre l'était pleinement, qui faisait resplendir sa coiffe brodée dans le plein soleil ayant envahi les environs de l'église, juste atténué par les nombreux arbres que l'on trouvait sur la place et avec les feuilles desquels, par transparence, la lumière matinale jouait.

Au terme de ces trois semaines, il dut quitter le pays. Ce fut pour lui une souffrance inouïe de ce qu'il savait que peut-être il ne le reverrait pas, et que ces gens qu'il avait pu y connaître, elle en particulier avec laquelle quelques jours il put parler, il les laisserait aller leur destin sans qu'il ne sache plus rien d'eux désormais. Et il y avait aussi ce bruit et cette odeur de la mer à laquelle il s'était

attaché, cette terre austère pleine de cailloux, ce climat atlantique qui ne l'avait gêné nulle part, en somme.

Oui, triste. Il aurait embrassé cette terre devenue amie, sa terre, et lui aurait dit pour toute parole et pour toute consolation :

- Te reverrais-je ?

Quant à cette belle jeune fille, trop lumineuse peut-être pour ce pays, s'il n'avait tenu qu'à lui, il l'aurait épousée et aurait vécu avec elle en ces lieux si ingrats. ! Et non un jour, et non dix ou cent jours, mais le reste de sa vie en laquelle désormais il aurait trouvé les multiples enchantements de ce qui est solide et fidèle.

Théodore Le Bahut, 1958